



**Laboratoire italien**

Politique et société

13 | 2013

*Risorgimento delle Lettere : l'invention d'un paradigme*

---

## « Risorgimento » selon Leopardi : histoire des lettres, histoire de l'être

*«Risorgimento» secondo Leopardi: storia di lettere, storia dell'essere*

Giuseppe Sangirardi

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/laboratoireitalien/687>

DOI : 10.4000/laboratoireitalien.687

ISSN : 2117-4970

### Éditeur

ENS Éditions

### Édition imprimée

Pagination : 81-79

ISSN : 1627-9204

Ce document vous est offert par Centre national de la recherche scientifique (CNRS)



### Référence électronique

Giuseppe Sangirardi, « « Risorgimento » selon Leopardi : histoire des lettres, histoire de l'être », *Laboratoire italien* [En ligne], 13 | 2013, mis en ligne le 05 février 2014, consulté le 09 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/laboratoireitalien/687> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/laboratoireitalien.687>

---



Laboratoire italien – Politique et société est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

## **« Risorgimento » selon Leopardi : histoire des lettres, histoire de l'être**

**Giuseppe Sangirardi**

Université de Bourgogne, Centre Interlangues TIL

Dans l'œuvre de Leopardi, l'occurrence la plus saillante du mot *risorgimento* semble marquer une distance très nette par rapport au discours contemporain qui attribuait à ce mot la signification historique et politique toujours en vigueur aujourd'hui<sup>1</sup>. Il s'agit du titre d'un texte poétique rédigé à Pise entre le 7 et le 13 avril 1828, qui occupe la vingtième place dans le livre des *Canti*, et qui salue comme un prodige le retour à la sensibilité et à l'imagination d'un *cor* longtemps cru éteint. Derrière l'apparence de légèreté que lui confère la forme métrique et stylistique de la *canzonetta* métastasienne, ce texte cache une ambition singulière : il réalise d'une certaine manière le projet, couvé de longue date, d'une autobiographie poétique, et inaugure en même temps une nouvelle phase de l'« histoire de l'âme » du poète qui se dessine dans le livre des *Canti*, toute tournée vers la mémoire et l'intériorité<sup>2</sup>. Car le prodige évoqué dans *Il risorgimento* tient à ce que la renaissance du cœur a lieu en dépit des convictions inébranlables acquises par la raison, dont les investigations ont conclu à l'étrangeté radicale du monde (« Mancano, il sento, all'anima / alta, gentile e pura, / la sorte, la natura, / il mondo e la beltà », v. 153-156). La leçon que le

1 Voir A. M. BANTI, *Il Risorgimento italiano*, Rome-Bari, Laterza, 2004, p. VIII-XI, qui indique le début du XIX<sup>e</sup> siècle comme époque à laquelle le mot *risorgimento* commence à être employé pour désigner la régénération politique de l'Italie.

2 Pour une lecture d'ensemble du texte, avec des références à la bibliographie antérieure, voir M. SANTAGATA, *Il risorgimento*, dans *Lectura leopardiana. I quarantuno « Canti » e « I nuovi credenti »*, A. Maglione éd., Venise, Marsilio, 2003, p. 355-392.

poète en tire est celle d'une possibilité de vie qui s'ouvre inopinément dans l'espace de l'âme, malgré le renoncement, désormais inéluctable, à la réalité connue dans son ordonnance cruelle («Ma se tu vivi, o misero, / se non concedi al fato, / non chiamerò spietato / chi lo spirar mi dà», v. 156-160). Aussi, dans les mois suivants, les extraordinaires poèmes du cycle dit *pisano-recanatense* composent-ils des formes poétiques tissées de méditation et de mémoire, bien loin de l'appel du siècle *risorgimentale* à l'engagement, tel que Leopardi le formulera plus tard sur le ton sarcastique de la *Palinodia al marchese Gino Capponi* : «Il proprio petto / esplorar che ti val? Materia al canto / non cercar dentro te. Canta i bisogni / del secol nostro, e la matura speme» (v. 235-238).

Or, que Leopardi ait pu désigner comme *risorgimento* un événement parfaitement personnel, d'ordre poétique et psychologique, semble indiquer que le destin sémantique de ce mot n'était guère décidé pour lui, et que l'idéologie qui était en train de le fixer ne s'était pas encore imposée à ses yeux. En effet, par date de naissance, Giacomo appartient de plein droit à la génération *risorgimentale* : né en 1798, comme Ciro Menotti et Massimo D'Azeglio, peu de temps avant ou après des acteurs politiques plus ou moins importants qui croisent son chemin (six ans après Gino Capponi, trois ans avant Gioberti, quatre ans avant Tommaseo et Alessandro Poerio), il est lui-même l'auteur de quelques textes (notamment le poème *All'Italia*, de 1818) qui contribuent à l'élaboration d'un « discours national » à l'origine du mouvement politique qui mène à la construction de l'État italien<sup>3</sup>. Mais la coïncidence des temps sert surtout de repoussoir, en faisant apparaître, à un premier regard, l'opposition parfois violente qui se dessine entre un poète solitaire, penché sur le sens ultime de l'être et insatisfait dans sa recherche, et une génération d'intellectuels à la fois idéalistes et éminemment pragmatiques, essentiellement préoccupés par la construction d'un avenir politique nouveau pour leur classe sociale et pour leur pays. La confiance en l'histoire comme facteur d'un progrès linéaire des conditions de vie de l'homme, qui anime un certain nombre d'entre eux, est aux antipodes de la perception léopardienne de la trajectoire du temps, largement influencée par l'idée chrétienne de la corruption et

3 A. M. BANTI, *op. cit.*, p. 54.

de la « chute »<sup>4</sup>. Au risque de forcer un peu le trait, on pourrait opposer l'éloge de « patria, perfettibilità, incivilimento » comme valeurs emblématiques du Romantisme italien, signé par le Milanais Pietro Borsieri dans les pages du *Conciliatore*<sup>5</sup>, aux deux réflexions suivantes, parmi d'autres, du *Zibaldone*, à la même époque<sup>6</sup> :

Lo scopo dell'incivilimento moderno doveva essere di ricondurci appresso a poco alla civiltà antica offuscata ed estinta dalla barbarie dei tempi di mezzo. Ma quanto più considereremo l'antica civiltà, e la paragoneremo alla presente, tanto più dovremo convenire ch'ella era quasi nel giusto punto, e in quel mezzo tra i due eccessi, il quale solo poteva procurare all'uomo in società una certa felicità. La barbarie de' tempi bassi non era una rozzezza primitiva, ma una corruzione del buono, perciò dannosissima e funestissima. Lo scopo dell'incivilimento dovea esser di togliere la ruggine alla spada già bella, o accrescergli solamente un poco di lustro. Ma siamo andati tanto oltre volendola raffinare e aguzzare che siamo presso a romperla [...]. (*Zib.* 162, 10 juillet 1820)

Sostengono come indubitato che l'uomo è perfettibile. Vale a dire ch'egli può perfezionare se stesso, perfezionar l'opera della natura. Considerate il sistema materiale del mondo, tanto nelle minime che nelle massime cose, tanto nell'organizzazione di un animale appena visibile, quanto nell'ordine degli astri, e voi troverete da per tutto un artificio, una sapienza, una maestria tale, che non solamente non si può perfezionar nulla di quanto la natura ha fatto, non solamente non vi si può aggiungere nè levarne cosa alcuna, nè alterare in nessun modo senza guastare, ma quando anche noi avessimo quella stessa potenza di fare che ha avuto la natura, non c'è uomo d'ingegno così sottile e profondo e sublime, che fosse capace non dico di condurre a termine, ma di concepir solamente un piano così magistrale, così minuto, così strettamente legato insieme e corrispondente, così perfetto in

4 On peut voir à ce propos P. GIROLAMI, *L'antiteodicea. Dio, dei, religione nello « Zibaldone » di Giacomo Leopardi*, Florence, Olschki, 1995, en particulier p. 17-23, ainsi que M. DE LAS NIEVES MUNIZ MUNIZ, *Sul concetto di decadenza storica in Leopardi*, dans *Il pensiero storico e politico di Giacomo Leopardi*, Atti del VI Convegno internazionale di studi leopardiani (Recanati 9-11 settembre 1984), Florence, Olschki, 1989, p. 375-390.

5 « Vedesi sulla cima del monte un fortissimo castello tutto di sasso vivo, tagliato a punta di diamante. Sventolano sui quattro torrioni altrettante bandiere, sovra ognuna delle quali è scritto PATRIA, PERFETTIBILITÀ, INCIVILIMENTO » (passage d'un article publié dans *Il Conciliatore* du 20 décembre 1818, cité par Giulio Bollati dans la préface de G. LEOPARDI, *Crestomazia italiana. La prosa*, G. Bollati éd., Turin, Einaudi, 1968, p. XIV).

6 Les citations du *Zibaldone* sont tirées de G. LEOPARDI, *Zibaldone di pensieri*, G. Pacella éd., Milan, Garzanti, 1991, 3 vol.

ogni menomissima parte, come quello che vediamo eseguito dalla natura. Io dunque dico all'uomo il quale asserisce d'essere perfettibile, e di potersi, anzi doversi perfezionare da se : perfeziona il tuo corpo, la tua notomia, la tua costruzione organica, o almeno qualche parte di lei : se non puoi questo, almeno immagina un disegno più perfetto, più completo, più giusto, più conveniente, più esatto, più squisito di quello della natura, relativamente alla organizzazione ec. del tuo corpo. L'uomo si mette a ridere, e confessa che non solo non c'è cosa più perfetta, ma ch'egli con lunghissimo studio, dal principio del mondo in poi, ancora non è arrivato a comprenderne interamente tutta la perfezione, e ogni giorno rivela qualche altra cosa da ammirare, ed accresce la sua meraviglia. Or come dunque non potendo perfezionare il tuo corpo, anzi non potendo neppur comprendere tutta la misura della sua perfezione naturale, presumi di perfezionare una parte tanto più nobile, astrusa, e difficile, qual'è lo spirito? (*Zib.* 371-372, 2 décembre 1820)

Cette opposition, déjà sensible au début des années 1820, se cristallise autour des années 1830 lorsque d'un côté, l'activité politique des intellectuels engagés entre dans une phase cruciale et que d'un autre côté, Leopardi, mêlé à leur vie (il réside à Florence et fréquente les salons libéraux) mais revenu des ardeurs patriotiques de sa jeunesse, accentue son isolement et sa distance à l'égard des croyances de la société qui l'entoure. Aussi, en 1831, l'année où Mazzini fonde à Marseille la *Giovine Italia*, Leopardi publie-t-il son livre de *Canti*, dédié aux amis libéraux toscans, mais uniquement au nom d'un lien affectif que le poète indique comme seul réconfort dans les malheurs cruels que lui inflige son destin personnel. Le 29 mars, quelques jours avant la publication des *Canti*, en suivant la ligne de conduite prudente conseillée par son père Monaldo, Giacomo déclinait la proposition de rejoindre le « Governo delle Province unite italiane » à Bologne en tant que député de Recanati, dans le cadre des soulèvements dans les duchés et en Romagne, dont l'échec coûta la vie à Ciro Menotti<sup>7</sup>. À la fin de cette même année, dans une lettre du 5 décembre à Fanny Targioni Tozzetti, il énonçait d'une manière lapidaire son refus de la politique : « Sapete ch'io abbomino la politica, perché credo, anzi vedo che gl'individui sono infelici sotto ogni forma di governo. »<sup>8</sup> Enfin,

7 Voir R. DAMIANI, *All'apparir del vero. Vita di Giacomo Leopardi*, Milan, Mondadori, 1998, p. 395-398.

8 En dehors du *Zibaldone*, les citations des autres textes de Leopardi sont tirées de G. LEOPARDI, *Tutte le poesie e tutte le prose*, L. Felici et E. Trevi éd., Rome, Newton & Compton, 1997.

c'est également en 1831, sans doute, que Leopardi entama la composition du poème héroïcomique *Paralipomeni della Batracomiomachia*, « libro terribile »<sup>9</sup> où une satire impitoyable s'abat sur les chimères qui avaient alimenté les premières conspirations et insurrections des années 1820 et 1830.

Si l'on s'en tient au constat de ces évidences sommaires, on est conduit à rallier le point de vue des critiques qui ont situé Leopardi en dehors du cadre du Risorgimento<sup>10</sup>, en dépit de la conclusion suggestive du dialogue *Schopenhauer e Leopardi*, dans laquelle De Sanctis imaginait Giacomo « confortatore e combattitore » à côté des patriotes de 1848, « se il destino gli avesse prolungata la vita »<sup>11</sup>. Pourtant, la rêverie desanctisienne naît d'une perception fine, à défaut d'être parfaitement exacte, du menu tissu de relations, plus et moins manifestes, qui lient de fait l'œuvre de Leopardi au discours politique de son époque, ou tout au moins créent une série de résonances que le contraste apparent, et bien réel sans aucun doute, ne doit pas effacer.

Le choix du mot *risorgimento* pour le titre du poème qui salue la respiration miraculeusement retrouvée de l'âme du poète souligne surtout, nous l'avons dit, la singularité de la position de Leopardi parmi ses contemporains. Cependant, il ne saurait être compris dans toutes ses nuances sans référence à une culture commune. En effet, il a déjà été suggéré<sup>12</sup> que le titre de ce poème, commencé un lundi de Pâques (comme Leopardi le précise dans le manuscrit), évoque le miracle

9 Précisons toutefois que cette expression de Vincenzo Gioberti, souvent citée, est tirée d'un passage du *Gesuita moderno* où l'auteur rejoint en réalité la critique de Leopardi : « I popoli italiani sono forse educati alle grandi imprese? Il Leopardi verso la fine della sua vita scrisse un libro terribile, nel quale deride i desideri, i sogni, i tentativi politici degl'Italiani con un'ironia amara che squarcia il cuore, ma che è giustissima. Imperocchè tutto ciò che noi abbiam fatto in opera di polizia da un mezzo secolo in qua è così puerile, che io non vorrei incollerire contro gli stranieri quando ci deridono se anch'essi non fossero intinti più o meno della stessa pece. » (*Il gesuita moderno*, vol. III, Lausanne, Bonamici, 1847, p. 484) Par ailleurs, nous verrons que la position de Leopardi dans les *Paralipomeni* ne se résume pas à une simple dérision de l'idéologie libérale.

10 Voir par exemple P. TREVES, *Leopardi e la storia d'Italia sino al sec. XVIII*, dans *Il pensiero storico e politico di Giacomo Leopardi*, op. cit., p. 49-68, pour qui Leopardi « si dimostra per quasi ogni punto logicamente e culturalmente anteriore » au Risorgimento (p. 68).

11 F. DE SANCTIS, *Scritti critici*, G. Scalia éd., Milan, Rizzoli, 1966, p. 287.

12 Voir en particulier L. BLASUCCI, *I titoli dei « Canti » e altri studi leopardiani*, Naples, Morano, 1989, p. 127.

chrétien de la résurrection, et ce notamment par le biais de la référence à l'un des *Inni sacri* de Manzoni (*La risurrezione*) que Leopardi était en train de lire au moment de la composition de son poème. Aussi, même si l'association à l'idée de résurrection reste privée (la mention du lundi de Pâques n'est pas dans le texte publié), l'allusion voilée au mythe chrétien, qui situerait par principe Leopardi dans un espace « spirituel » proche de Manzoni et d'autres romantiques italiens, se fait-elle par un effet d'écho irrésistible entre *risorgimento* et *risurrezione*.

Mais l'enracinement culturel du *risorgimento* léopardien se manifeste davantage si l'on relève les effets d'écho à l'intérieur de l'œuvre de Giacomo. Dans le *Zibaldone*, ce mot figure très majoritairement, seul ou avec complément (« delle lettere », « degli studi », « della civiltà »), pour désigner la Renaissance comme phénomène culturel et littéraire, si bien que Marco Santagata conclut à l'opportunité de retenir, même pour le titre du poème, l'acception historico-littéraire de l'expression, qui évoquerait un « privato "risorgimento delle lettere" »<sup>13</sup>, un retour de la vie du cœur qui est de fait un retour de la poésie. En effet, l'élargissement de l'enquête sémantique au *Zibaldone* et à l'ensemble de l'œuvre léopardienne offre plus d'un motif de réflexion et permet de saisir dans sa complexité la position de Leopardi dans le réseau idéologique *risorgimentale*.

Dans douze des vingt-quatre occurrences que l'on compte dans le *Zibaldone*, « risorgimento »<sup>14</sup>, « risorgimento della civiltà »<sup>15</sup>, « risorgimento degli studi »<sup>16</sup> ou encore « risorgimento delle lettere »<sup>17</sup> sont des expressions équivalentes qui se réfèrent à la période qu'on appellera plus tard *Rinascimento*<sup>18</sup>. Il s'agit d'un usage lexicalisé, qui ne fait l'objet d'aucune analyse, mais témoigne de la réception d'un module de l'historiographie *settecentesca* manifestement familier à Leopardi<sup>19</sup>. On pourra néanmoins observer que Leopardi retient surtout le

13 M. SANTAGATA, *op. cit.*, p. 382.

14 *Zib.* 1672; 1849.

15 *Zib.* 1460; 2027.

16 *Zib.* 1402; 1973; 3336 et 3338.

17 *Zib.* 350; 392-393; 2210; 2476.

18 Sur les rapports entre *Risorgimento* et *Rinascimento* on peut voir P. SABBATINO, « Rinascimento, Risorgimento e Alto Evo Moderno nella storiografia letteraria tra Otto e Novecento », *Studi Rinascimentali*, VIII, 2010, p. 37-55.

19 Voir l'article de Pierre Musitelli dans ce volume pour la genèse du syntagme « Risorgimento delle Lettere ». On remarquera cependant que l'usage de cette expression

Risorgimento par excellence, celui des *Quattrocento* et *Cinquecento*, ne prenant pas en compte les autres époques traitées par exemple dans l'ouvrage de l'abbé Bettinelli, *Del Risorgimento d'Italia negli studi, nelle arti e nei costumi dopo il Mille* (1775). Or, dans les autres occurrences du *Zibaldone*, le mot *risorgimento* est l'objet direct ou indirect d'un raisonnement plus ou moins étendu, par lequel se détachent plus ouvertement quelques singularités de l'usage léopardien.

Tout d'abord, le mot *risorgimento* indique en premier ressort le retour de l'art et de la civilisation anciens à l'époque de la Renaissance, mais plus occasionnellement il peut désigner le renouvellement de la civilisation européenne qui coïncide avec la Révolution française, conçue comme une sortie de la « barbarie » de l'âge de Louis XIV (*Zib.* 1077-1078, 23 mai 1821) :

Il tempo di Luigi decimoquarto e tutto il secolo passato, fu veramente l'epoca della corruzione barbarica delle parti più civili d'Europa, di quella corruzione e barbarie che succede inevitabilmente alla civiltà [...]. Quantunque il tempo presente, che si stima l'apice della civiltà, differisca non poco dal sopraddetto, e si possa considerare come l'epoca di un risorgimento dalla barbarie. Risorgimento incominciato in Europa dalla rivoluzione francese, risorgimento debole, imperfettissimo, perchè derivato non dalla natura, ma dalla ragione, anzi dalla filosofia, ch'è debolissimo, tristo, falso, non durevole principio di civiltà. Ma pure è una specie di risorgimento [...].<sup>20</sup>

De même, la vision de la pensée des Lumières comme prolongement du *risorgimento* de la Renaissance se profile dans une longue digression du *Discorso sopra lo stato presente dei costumi degli Italiani*, ouverte par une polémique contre Chateaubriand. Celui-ci ayant soutenu dans le *Génie du christianisme* que l'Espagne seule avait gardé le lien avec l'état antique et naturel, Leopardi lui rétorque que la

---

est largement concentré dans l'année 1821 (treize occurrences au total) et se raréfie par la suite (une occurrence en 1822, deux en 1823, une en 1826, 1827 et 1828).

<sup>20</sup> Voir également *Zib.* 1084, 1100-1101, 4289. L'idée de la Révolution française comme mouvement imparfait de retour à l'Antiquité, même si le mot *risorgimento* n'y figure pas, est développée dans la réflexion du 6 janvier 1822, p. 2334-2335. Sur l'analyse léopardienne de la Révolution française, voir au moins C. LUPORINI, *Leopardi progressivo*, Rome, Editori Riuniti, 1993 ; R. DAMIANI, *L'impero della ragione. Studi leopardiani*, Ravenna, Longo, 1994, p. 127-147 ; E. SANGUINETI, *Leopardi e la rivoluzione*, dans *Leopardi poeta e pensatore / Dichter und Denker*, S. Neumeister et R. Sirri éd., Naples, Guida, 1997, p. 489-496.



particularité espagnole relève plutôt de la « barbarie de' tempi bassi », la Renaissance puis les Lumières ayant ailleurs permis une forme de retour à l'état antique que l'esprit médiéval avait corrompu :

Il risorgimento è stato dalla barbarie de' tempi bassi non dallo stato antico ; la civiltà, le scienze, le arti, i lumi, rinascendo, avanzando e propagandosi non ci hanno liberato dall'antico, ma anzi dalla totale e orribile corruzione dell'antico. In somma, la civiltà non nacque nel quattrocento in Europa, ma rinacque. [...] Il grandissimo e incontrastabile beneficio della rinata civiltà e del risorgimento de' lumi si è di averci liberato da quello stato egualmente lontano dalla coltura e dalla natura proprio de' tempi bassi, cioè di tempi corrottissimi [...] Da questo stato ci ha liberati la civiltà moderna ; da questo, di cui sono ancora grandissime le reliquie, ci vanno liberando sempre più i suoi progressi giornalieri ; da' suoi effetti e da' suoi avanzi e dalle opinioni che li favoriscono procura e sforzasi di liberarci la nuova filosofia nata, si può dire, non ancor sono due secoli, e intenta propriamente a terminare e perfezionare il nostro risorgimento dagli abusi, pregiudizi (peggiori assai che l'ignoranza), depravazione e barbarie de' tempi bassi.<sup>21</sup>

Il apparaît ainsi que la notion de *risorgimento*, qu'elle s'applique à l'archétype de la Renaissance ou, par extension, à la Révolution française et à l'avènement des Lumières, est pour Leopardi essentiellement liée à celle de retour à l'état antique, d'où elle tient son caractère positif. Elle comporte par conséquent une conception cyclique du temps historique, ou tout au moins sa possibilité ; en tous les cas, il est exclu que le retour à la Vie-Origine du *risorgimento* s'accomplisse dans un temps à la courbe ascendante parfaitement linéaire tel que le supposent l'idée de la *perfettibilità* et celle des *sorti progressive* que Leopardi voyait défendues autour de lui.

Les réflexions du *Zibaldone* pointent également la relation entre littéraire et politique qui se noue dans la notion de *risorgimento*. Le fait que les expressions *risorgimento*, *risorgimento degli studi*, *risorgimento delle lettere*, *risorgimento de' lumi* et encore *risorgimento della civiltà* soient essentiellement équivalentes est déjà un argument en ce sens : d'un côté, comme à la Renaissance, les arts et les lettres sont

21 G. LEOPARDI, *Tutte le poesie*, op. cit., p. 1020-1021. Ce modèle conceptuel qui considère la pensée rationaliste des Lumières comme un effacement de la barbarie médiévale et un retour partiel à un état originnaire reviendra dans la deuxième strophe de *La Ginestra* (notamment v. 52-58).

au cœur du processus historique, d'un autre côté il s'agit bien d'un phénomène civilisationnel à part entière, où le changement de la littérature et des arts va de pair avec celui de la pensée, des usages, des modes, et notamment des idéologies politiques<sup>22</sup>. Au sujet de ces dernières, Leopardi indique clairement que le *risorgimento* est à concevoir comme une forme de restauration de la liberté ancienne corrompue par l'avènement moderne du despotisme et que si tel n'a pas été le cas à la Renaissance, il s'agit là d'une sorte d'infortune de l'histoire qui contredit la nature des choses :

Chiamano moderne le massime liberali, e si scandalezzano, e ridono che il mondo creda di essere oggi solo arrivato al vero. Ma elle sono antiche quanto Adamo, e di più hanno sempre durato e dominato, più o meno, e sotto differenti aspetti sino a circa un secolo e mezzo fa, epoca vera e sola della perfezione del dispotismo [...]. Ed ecco come quel tempo che corse da quest'epoca sino alla rivoluzione, fu veramente il tempo più barbaro dell'Europa civile, dalla restaurazione della civiltà in poi. [...] Ed ecco come il tempo presente si può considerare come epoca di un nuovo (benchè debole) risorgimento della civiltà. E così le massime liberali si potranno chiamare risorte (almeno la loro universalità e dominio); ma non mica inventate nè moderne. Anzi elle sono essenzialm. e caratteristicamente antiche, ed è forse l'unica parte in cui l'età presente somiglia all'antichità [...]. (*Zib.* 1100-1101, 28 mai 1821)

Oltre il progresso dei lumi esatti; dello studio e imitazione degli esemplari tanto nazionali che antichi; della regolarità della lingua, dello scrivere e della poesia ridotti ad arte ec. un'altra gran cagione dell'estinguersi che fece subitamente l'originalità vera e la facoltà creatrice nella letteratura italiana, originalità finita con Dante e il Petrarca, cioè subito dopo la nascita di essa letteratura, può essere l'estinzione della libertà, e il passaggio dalla forma repubblicana, alla monarchica, la quale costringe lo spirito impedito, e scacciato o limitato nelle idee e nelle cose, a rivolgersi alle parole. Il cinquecento fu, si può dir, tutto monarchico in Italia e fuori, quanto al governo. E le lettere italiane risorsero dal sonno del quattrocento, sotto Cosimo e Lorenzo de' Medici fondatori della monarchia toscana e distruttori di quella repubblica. E in questo risorgimento (come poi sotto Leon X.) le lettere presero una forma regolare, una forma tutta diversa da quella del trecento, e (quel che è più) da quella che sogliono sempre prendere nel loro risorgimento o nascere. (*Zib.* 392-393, 8 décembre 1820)

22 *Zib.* 350; 1077-1078; 1084. Voir également le *Discorso sopra lo stato presente dei costumi degl'Italiani* (G. LEOPARDI, *Tutte le poesie, op. cit.*, p. 1021, n° 39).

Dans la perspective de Leopardi, la renaissance des lettres et celle de l'esprit ne sauraient se concevoir séparément et indépendamment d'un mouvement global de l'histoire humaine. Or, dans la formation de cette perspective globalisante joue un rôle crucial la période qu'on pourrait indiquer comme le quinquennat politique de Giacomo, qui va de 1815 à 1819 et marque sa plus forte adhésion à la mythologie patriotique et à l'idéal du « rachat » de la nation italienne, propres à l'idéologie *risorgimentale*<sup>23</sup>. Au cours de cette période, la littérature devient chez Leopardi un instrument politique au service de la cause nationale, et en même temps – c'est là un motif qui le distingue, voire qui l'isole –, la cause nationale se définit en tant qu'objet poétique, reflet de l'image littéraire héroïque du monde antique. Deux événements marquants instituent cette nouvelle conscience chez le très jeune érudit qui s'était enfermé dans la bibliothèque paternelle en quête d'une gloire toute livresque. Le premier est l'entreprise malheureuse de Murat, défait à Tolentino, à l'occasion de laquelle Giacomo rédige (mai-juin 1815) son *Agli Italiani. Orazione in occasione della liberazione del Piceno*, premier texte patriotique dont on a déjà souligné l'adhésion aux principes réactionnaires de Monaldo, mais qui révèle également une ferveur anti-tyrannique étrangère à son père<sup>24</sup>, et surtout le désir de rivaliser avec les orateurs anciens, déclaré dans le préambule<sup>25</sup>, qui situe ce premier geste politique de Leopardi dans l'espace du rêve de l'Antiquité. L'autre événement décisif est la querelle entre classiques et romantiques déclenchée par la parution dans la *Biblioteca Italiana* (1816) du célèbre article de Madame de Staël sur l'utilité des traductions, où le jeune

23 Sur les correspondances entre ces années léopardiennes et l'idéologie patriotique contemporaine, voir l'analyse fine et exacte de N. FEO, « L'Italia di Leopardi fra antropologia e storia (1818-1824) », *Italianistica*, XXXVIII/1, 2009, p. 33-60.

24 Plus que cela, la ferveur anti-tyrannique de Giacomo est psychanalytiquement dirigée contre Monaldo, comme l'a souligné E. GIOANOLA, *Leopardi, la malinconia*, Milan, Jaca Book, 1995.

25 « Gli antichi soleano dare alla loro patria dei consigli, o felicitarla di qualche successo, dalle tribune o dai rostri col mezzo di arringhe. Essi ci hanno lasciate le loro magnifiche orazioni, che trasportano il lettore nei tempi nei quali furono pronunciate, e lo collocano in mezzo alla udienza romorosa dell'oratore, tra il plauso e l'entusiasmo di un popolo ebbro di sentimenti di gloria. Volli imitarli, indirizzando ai miei compatriotti un'orazione e immaginandomi di parlar loro. Gl'italiani non troveranno in me né un Demostene né un Marco Tullio; ma io spero di trovare negl'italiani degli ateniesi e dei veri successori dei romani. » (G. LEOPARDI, *Tutte le poesie*, op. cit., p. 934)

Leopardi voit s'ouvrir devant lui une scène littéraire nationale sur laquelle il s'efforcera pendant quelques années de se faire reconnaître. À cette tentative sont liés les textes théoriques envoyés à des revues (la *Lettera ai compilatori della Biblioteca Italiana*, dans les deux versions du 7 mai et du 18 juillet 1816, et le *Discorso di un italiano intorno alla poesia romantica*, conçu pour le *Spettatore* en 1818), des textes poétiques comme les deux *canzoni patriottiche* (*All'Italia* et *Sopra il monumento di Dante*, 1818) et une série de projets (*Della condizione presente delle lettere italiane*, *Elogio o Vita del General Polacco Cosciusco*, *Dialoghi Satirici alla maniera di Luciano*) qui tous partagent la reconnaissance de l'Italie comme patrie délaissée et engourdie, ainsi que l'engagement ardent pour la réveiller de son sommeil, notamment par la littérature, comme on le voit dans la lettre à Montani du 21 mai 1819<sup>26</sup> :

Quando bene io fossi stato di ghiaccio verso la patria, le parole di V. S. m'avrebbero infiammato : né certamente io presumo di potere altro che pochissimo : tuttavia non lascerò che si desideri niente di quello ch'io posso, né mancherò all'esortazioni di V. S. Secondo me non è cosa che l'Italia possa sperare finattanto ch'ella non abbia libri adatti al tempo, letti ed intesi dal comune de' lettori, e che corrano dall'un capo all'altro di lei ; cosa tanto frequente fra gli stranieri quanto inaudita in Italia. E mi pare che l'esempio recentissimo delle altre nazioni ci mostri chiaro quanto possano in questo secolo i libri veramente nazionali a destare gli spiriti addormentati di un popolo e produrre grandi avvenimenti. [...] E mentre amiamo tanto i classici, non vogliamo vedere che tutti i classici greci tutti i classici latini tutti gl'italiani antichi hanno scritto pel tempo loro, e secondo i bisogni i desideri i costumi e sopra tutto, il sapere e l'intelligenza de' loro compatriotti e contemporanei. E com'essi non sarebbero stati classici facendo altrimenti, così nè anche noi saremo tali mai, se non gl'imiteremo in questo ch'è sostanziale e necessario, molto più che in cento minuzie nelle quali poniamo lo studio principale.

Si, en vertu de cette aimantation patriotique, la parabole de Leopardi parvient à ce moment à s'approcher de celle des libéraux contemporains, il n'y a jamais de véritable superposition, entre autres et notamment en raison de l'orientation obstinément classique du patriotisme léopardien. En effet, l'Italie-patrie dont le jeune Leopardi

26 Voir également les lettres à Giordani du 27 novembre 1818, du 19 février 1819, et encore du 6 août 1821, ainsi que *Zib.* 1393-1394 (27 juillet 1821).

rêve est toujours calquée sur le modèle littéraire antique<sup>27</sup>, et la grandeur à laquelle peuvent aspirer sa régénération et celle de sa littérature reste surtout la grandeur figurée et incarnée par les auteurs grecs et latins<sup>28</sup> : c'est bien pour cela que le *Risorgimento* par excellence est pour Leopardi ce que nous appelons Renaissance.

Mais ces liens entre Leopardi et l'idéologie *risorgimentale* tissés au cours des années 1815-1819 sont destinés à se distendre dans les années qui suivent, une fois que la crise existentielle de l'été 1819 (cristallisée par la tentative échouée de fuite de la maison paternelle) aura mis définitivement le jeune Giacomo face à son démon mélancolique. La scène littéraire patriotique est alors assez rapidement désinvestie par Leopardi, qui constate l'inefficacité de ses tentatives de se faire entendre. L'abandon de la scène patriotique (jamais total, nous le verrons) laisse venir au premier plan les motifs psychologiques et philosophiques qui dès l'origine la surdéterminaient. On voit ainsi peu à peu le *risorgimento* léopardien se dégager de la rhétorique patriotique pour prendre les formes qui lui sont propres. L'attente d'un retour à la vie se situe chez le mélancolique Leopardi dans une dimension plus profonde que celle de l'adhésion à un discours national ; elle est radicale, et concerne la structure de l'être. Dans une page du *Zibaldone* du 24 mars 1821, Leopardi, tout en confirmant son engagement patriotique, semble prendre congé de l'idéologie du *Risorgimento*, imposant à la perspective de changement une radicalité que les patriotes n'osent pas concevoir :

Lodo che si distornino gl'italiani dal cieco amore e imitazione delle cose straniera, e molto più che si richiamino e s'invitino a servirsi e a considerare

27 Voir la déclaration de la *Lettera ai Sigg. Compilatori della Biblioteca* de juillet 1816 («Io come Talette ringraziava il Cielo per averlo fatto Greco, ringraziolo di cuore per avermi fatto Italiano, né vorrei dar la mia patria per un Regno, e ciò non per il potere d'Italia che niuno ne ha, né per il suo bel clima di cui poco mi cale né per le sue belle città di cui mi cale ancor meno, ma per lo ingegno degli Italiani, e per la maniera della italiana letteratura che è di tutte le letterature del mondo la più affine alla greca e latina, cioè a dire (parlo secondo la mia opinione, ed altri segua pure la sua) alla sola vera », G. LEOPARDI, *Tutte le poesie, op. cit.*, p. 944), reprise dans la lettre à Giordani du 21 mars 1817 («Mia patria è l'Italia per la quale ardo d'amore, ringraziando il cielo d'avermi fatto Italiano, perché alla fine la nostra letteratura, sia pur poco coltivata, è la sola figlia legittima delle due sole vere tra le antiche »).

28 Voir la lettre à Giordani du 27 novembre 1818 : «Ora vi dirò solamente che quanto più leggo i latini e i greci, tanto più mi s'impiccoliscono i nostri anche degli ottimi secoli.» La suprématie du modèle poétique ancien est largement argumentée dans le *Discorso di un italiano intorno alla poesia romantica*.

le proprie; lodo che si procuri ridestare in loro quello spirito nazionale, senza cui non v'è stata mai grandezza a questo mondo, non solo grandezza nazionale, ma appena grandezza individuale; ma non posso lodare che le nostre cose presenti, e parlando di studi, la nostra presente letteratura, la massima parte de' nostri scrittori, ec. ec. si celebrino, si esaltino tutto giorno quasi superiori a tutti i sommi stranieri, quando sono inferiori agli ultimi : [...] Se noi dobbiamo risvegliarci una volta, e riprendere lo spirito di nazione, il primo nostro moto dev'essere, non la superbia nè la stima delle nostre cose presenti, ma la vergogna. E questa ci deve spronare a cangiare strada del tutto, e rinnovellare ogni cosa. (*Zib.* 865)

Il convient de « cangiare strada del tutto », car la réanimation de la fierté italienne, tout en restant une cause très digne, ne saurait plus suffire comme remède pour un mal dont Leopardi a désormais diagnostiqué la portée générale. Le poème *Ad Angelo Mai*, un an plus tôt (janvier 1820), avait bien montré l'évolution de l'idée léopardienne de *risorgimento* associée à sa nouvelle conception d'une corruption qui investit maintenant non seulement l'Italie mais tout le « secol morto », le temps vidé de la modernité. Leopardi y salue la découverte du *De republica* de Cicéron par le futur cardinal Mai comme un véritable phénomène surnaturel de retour des morts (« a che giammai non posi / di svegliar dalle tombe i nostri padri ? [...] e perché tanti / risorgimenti ? », v. 2-9) qui reproduit dans l'Italie contemporaine le lointain miracle de la Renaissance (« sì che per tua man presenti / paion que' giorni allor che dalla dira / obblivione antica ergean la chioma, / con gli studi sepolti, / i vetusti divini », v. 49-53). Le modèle conceptuel régissant la conception de ce texte est encore celui du *Risorgimento delle Lettere*, qui voit dans la gloire littéraire retrouvée de la Renaissance l'archétype du présent<sup>29</sup>. Mais d'un côté, l'horizon patriotique qui encore inscrit d'emblée cette célébration de la grandeur littéraire (« Italo ardito... ») est de fait miné de l'intérieur par la perception de la raison moderne comme cause d'une corruption universelle dont les effets ne sauraient se limiter à l'Italie (voir les v. 4-5 et 87-150). D'un autre côté, le *Risorgimento delle Lettere* se transforme ici de notion historiographique en figuration d'un événement surnaturel, la sortie des morts de leur tombeau évoquée dans le style pathétique de la poésie sépulcrale (« dalla

29 Le poème, à partir de la quatrième strophe, utilise l'époque de la Renaissance comme ancrage temporel, image d'un passé glorieux que la voix du poète contemporain nomme avec nostalgie.

dira/obblivione antica ergean la chioma,/con gli studi sepolti,/i vetusti divini»). C'est là le signe du caractère fantasmatique profond de la notion de *risorgimento* chez Leopardi, qui se nourrit des usages contemporains mais ne s'y réduit pas. La littéralité que prend chez Leopardi la métaphore du *risorgimento* (retour des défunts à la vie) renvoie à la nature inconsciente de ce que ce mot évoque.

En effet, il n'est pas d'explication rationnelle pour la notion de *risorgimento* chez Leopardi. Alors qu'une sorte de théorie de la corruption se dessine à travers son œuvre<sup>30</sup>, l'idée de *risorgimento*, de retour de ce qui était ou était cru mort, y figure plus épisodiquement, en dehors de tout cadre argumentatif, avec le statut d'objet poétique. En effet, pour le mélancolique Leopardi, le retour de la Chose perdue, de la Nature comme il l'appelle le plus souvent, est l'objet d'une rêverie à laquelle le langage prête parfois ses formes. Voici alors les figures des revenants heureux, comme les morts de l'*operetta Dialogo di Federico Ruysch e delle sue mummie*, qui se mettent à chanter à l'accomplissement de l'«*anno grande e matematico*». Voici le retour de la nouvelle année qui inspire une confiance aussi invincible qu'irraisonnable dans le *Dialogo di un venditore d'almanacchi e di un passeggiere*. Voici également les spirales que décrit la *Storia del genere umano*, où les conceptions anciennes de la circularité de l'histoire se mêlent à cette attente léopardienne que revienne le temps de la Chose perdue, miraculeusement<sup>31</sup>. Courbée par cette attente, en réalité, toute la pensée léopardienne se tend vers le toujours plus improbable et pourtant toujours désiré retour de l'Antique. Dans cette attente se forge le goût léopardien des anniversaires, évoqué dans l'un des *Pensieri* (XIII), et qui révèle le rôle crucial que ce désir de *risorgimento* joue dans l'économie psychique :

Bella ed amabile illusione è quella per la quale i dì anniversari di un avvenimento, che per verità non ha a fare con essi più che con qualunque altro dì dell'anno, paiono avere con quello un'attinenza particolare, e che quasi un'ombra del passato risorga e ritorni sempre in quei giorni, e ci sia

30 Le mot *corruzione* figure 164 fois dans le *Zibaldone* contre les 24 occurrences de *risorgimento*.

31 La coloration mélancolique extrême de ce désir peut donner les images angoissantes d'un *risorgimento* qui n'a pas lieu (le soleil qui décide de ne plus surgir, dans l'*operetta Copernico*, qui toutefois neutralise l'angoisse par le traitement comique) ou qui s'assombrit (le retour matinal du soleil célébré comme retour de la conscience et de la douleur dans le *Cantico del gallo silvestre*).

davanti : onde è medicato in parte il tristo pensiero dell'annullamento di ciò che fu, e sollevato il dolore di molte perdite, parendo che quelle ricorrenze facciano che ciò che è passato, e che più non torna, non sia spento né perduto del tutto [...].<sup>32</sup>

Cette philosophie du retour est aussi le fondement de la poétique des souvenirs, décisive pour l'œuvre poétique de Leopardi, et notamment pour sa saison inaugurée par le poème *Il risorgimento*. Cela ne semble avoir plus rien à voir avec le *Risorgimento delle Lettere* au sens le plus strict, et encore moins avec le processus politique menant à l'indépendance italienne. Pourtant, non seulement un subtil réseau d'échos entre la culture *risorgimentale* et le mythe léopardien du *risorgimento* existe dans les années 1815-1819, comme nous l'avons vu, mais les interférences subsistent même plus tard, en dépit de l'éloignement de la trajectoire personnelle de Leopardi de celle de l'histoire politique italienne contemporaine. Autant par adhésion que par rejet, l'idée politique du *risorgimento* de l'Italie et de sa littérature continue jusqu'à la fin à laisser des traces dans l'écriture léopardienne. Prenons les deux monuments extrêmes de l'œuvre de Leopardi, *La Ginestra* et les *Paralipomeni*. Dans le premier, la polémique contre le « secol superbo e sciocco » des libéraux s'alimente d'une idéalisation du *risorgimento* des Lumières, nié par un retour des contemporains spiritualistes aux croyances de type médiéval (« secol superbo e sciocco, / che il calle insino allora / dal risorto pensier segnato innanti / abbandonasti, e volti addietro i passi, / del ritornar ti vanti, / e procedere il chiami », v. 53-58). Mais non content de se réclamer du *risorgimento* des Lumières, Leopardi propose ici de fait un nouveau *risorgimento*-objet poétique, énonçant l'utopie d'un retour à la solidarité des êtres humains fondée sur la conscience de l'hostilité de la Nature, solidarité dont le modèle renvoie pour Leopardi à un état originaire qui est le nouvel avatar de la Chose perdue (*La Ginestra*, v. 145-154) :

Così fatti pensieri  
quando fien, come fur, palesi al volgo,  
e quell'orror che primo  
contra l'empia natura  
strinse i mortali in social catena,  
fia ricondotto in parte

32 G. LEOPARDI, *Tutte le poesie*, op. cit., p. 630.



da verace saper, l'onesto e il retto  
conversar cittadino,  
e giustizia e pietade, altra radice  
avranno allor che non superbe fole [...].

Dans les *Paralipomeni*, nous l'avons déjà rappelé, Leopardi livre une charge satirique mordante contre les attitudes puérides des acteurs politiques libéraux, figurés par le peuple des souris, et fournit plus d'une anticipation de la future critique du Risorgimento italien. Cependant, le héros du poème, le comte Leccafondi, est chargé d'une mission qui relève de ce que j'ai appelé la philosophie du retour. D'abord, Leccafondi est un héritier des Lumières, dont Leopardi refait ici l'éloge (IV, 14-16), animé par la recherche de la vérité en dépit de ses concessions aux modes libérales<sup>33</sup> : sa tâche est ainsi celle de ramener de l'Àu-delà à la lumière du jour les conseils éclairants du général Assaggiatore. Mais si cette tâche reste inaccomplie en dépit des efforts du héros, la mission suprême, jamais nommée mais que de fait il réalise, consiste à retrouver la Chose : l'image de la Terre des Origines, que Dedalo et Leccafondi survolent longuement au cours du chant VII, puis celle de l'Àu-delà, et des morts qui y siègent (VIII, 16) :

Son laggiù nel profondo immense file  
Di seggi ove non può lima o scarpello,  
Seggono i morti in ciaschedun sedile  
Con le mani appoggiate a un bastoncello,  
Confusi insiem l'ignobile e il gentile  
Come di mano in man gli ebbe l'avello.  
Poi ch'una fila è piena, immantinente  
Da più novi occupata è la seguente.

La Nature et la Mort finissent par se confondre dans cette ultime plongée de l'imagination mélancolique de Leopardi, dans cette ultime manifestation du *risorgimento* de la Chose originare favorisée par le régime ludique de la forme littéraire. Semblable aux paysages volcaniques déjà survolés, la montagne infernale s'offre au regard comme une matière morte, finalement inaccessible aux sens, impénétrable à l'esprit (VII, 43) :

33 Pour cette interprétation, voir par exemple la préface de G. LEOPARDI, *Paralipomeni della Batracomiomachia*, M.A. Bazzocchi et R. Bonavita éd., Rome, Carocci, 2002, p. 22-23.

D'un metallo immortal massiccio e grave  
Quel monte il dorso nuvoloso ergea,  
Nero assai più che per versate lave  
Non par da presso la montagna etnea,  
Tornito e liscio e fra quell'ombra cave  
Un monumento sepolcral pareo :  
Tali alcun sogno a noi per avventura  
Spettacoli creò fuor di natura.

Suprême réussite et suprême échec à la fois, cette capture par le langage d'une réverbération de la Chose est néanmoins rendue possible par une fiction dont le héros, Leccafondi, est un héritier des Lumières, mais aussi et surtout une parfaite image des amis libéraux de Leopardi, de ces héros réels d'un réel *Risorgimento des lettres et de l'Italie* à qui il rend hommage tout en le détruisant.